



Techniques & Culture

Revue semestrielle d'anthropologie des techniques

73 | 2020

Biomimétismes

Chevaucher le lombric

Inférences rythmiques entre les vivants, au Japon

Yoann Moreau et Masumi Oyadomari



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/13488>

DOI : [10.4000/tc.13488](https://doi.org/10.4000/tc.13488)

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2020

Pagination : 78-97

ISBN : 978-2-7132-2839-1

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Yoann Moreau et Masumi Oyadomari, « Chevaucher le lombric », *Techniques & Culture* [En ligne], 73 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2023, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/tc/13488> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.13488>

Tous droits réservés



Chevaucher le lombric

Inférences rythmiques entre les vivants, au Japon

*Into this house we're born
Into this world we're thrown*
The Doors, *Riders on the Storm*, 1971

Préambule

Dans ce qui suit nous allons décrire l'agriculture pratiquée par M. Masumi Oyadomari dans le village de Koshimoda, sur la côte ouest de la péninsule d'Izu, à 150 km au sud-est de Tokyo (figure 1). La manière dont Masumi s'inspire du vivant pour informer sa pratique pourra sembler incongrue aux lecteurs accoutumés à séparer le naturel et l'artifice, l'observation (de la vie, de la nature) et la participation (à la vie, à la nature). C'est pourquoi nous plaçons ici un petit préambule.

Dans la tradition japonaise, la vie et la nature ne sont pas considérées comme extérieures aux humains, c'est-à-dire comme des phénomènes que l'on pourrait raisonnablement prétendre mettre à distance, objectiver, maîtriser, administrer. Pour Masumi en particulier, ce que la vie inspire semble relever avant tout de l'expérience sensible et affective, voire spirituelle.

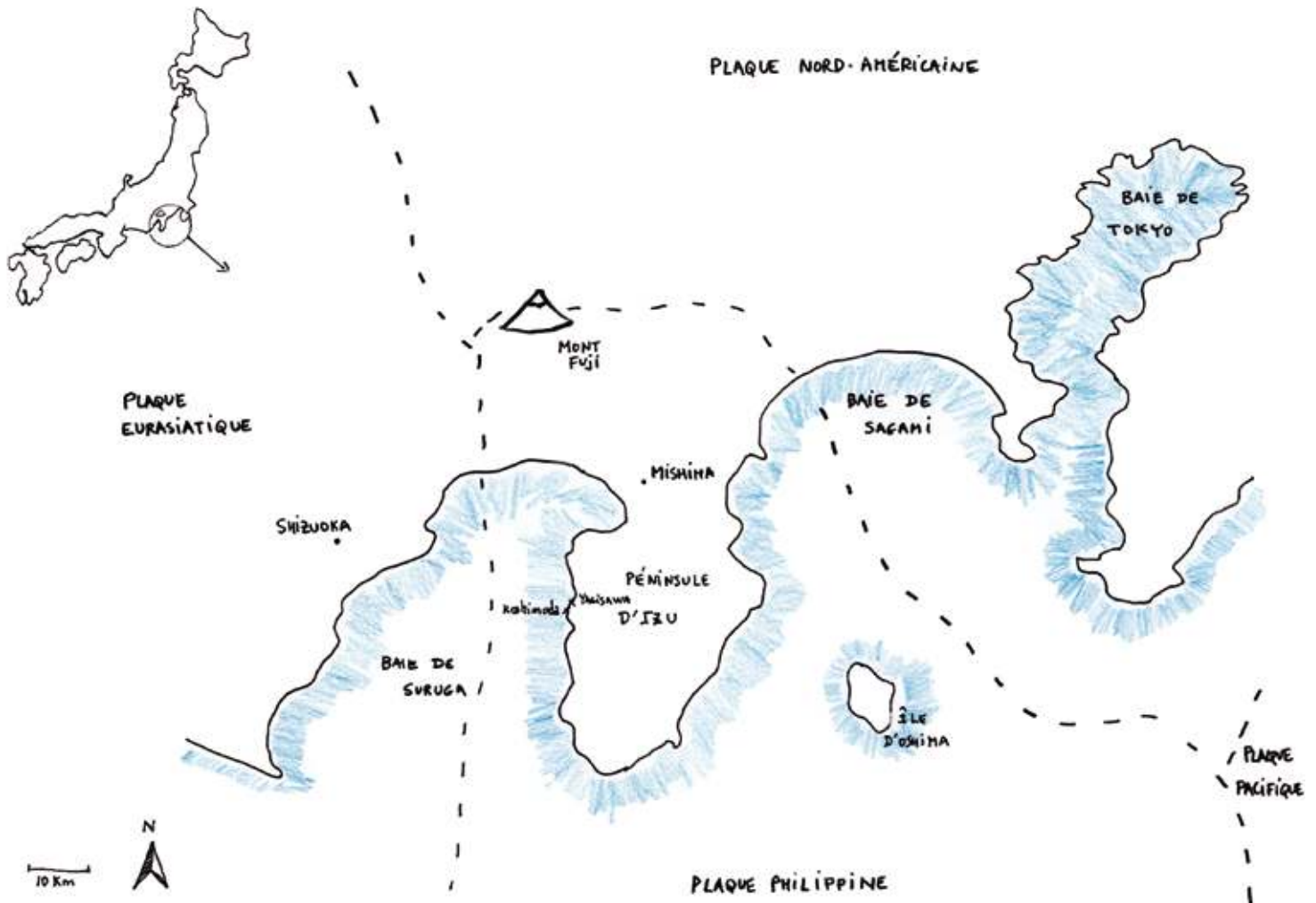
Ce qu'il apprend au contact des autres espèces habitant dans ses parcelles, c'est la manière dont d'innombrables façons d'être au monde s'acculturent, c'est-à-dire vivent en interférences et en *inter-inférences* les unes à l'égard des autres. Masumi s'inclut dans ce tissu de relations non hiérarchisées entre les vivants.

L'idée d'*acculturation* réciproque, présente dans la double consonne du terme *fermaculture* que nous allons employer pour nommer la pratique de Masumi, traduit un processus continu d'inspiration et de transformation mutuelles entre les formes de vies, processus de

« co-suscitation » (*engi* 縁起) dont les humains sont pleinement partie prenante et qui, au Japon, caractérise le devenir commun des vivants (Imanishi 2015).

Masumi n'est pas militant mais exprime, en creux, une défiance à l'égard de la globalisation des modes d'action et de pensée de la modernité dominante, y compris au Japon, notamment à l'égard des valeurs et techniques prônées par l'agriculture conventionnelle et l'industrie agroalimentaire. Cette acculturation est donc souhaitée, même si elle s'apparente parfois à une forme de désintoxication qui ne va pas sans ruminations, crises de manque, profondes remises en question et lâcher prise.

1. Localisation du village de Koshimoda, péninsule d'Izu, centre-est du Japon



Entre le sol et soi : repeupler les milieux

Quand Masumi travaille dans une nouvelle parcelle, il ne considère pas les herbes, broussailles et arbustes sauvages comme des intrus qu'il conviendrait d'éradiquer, arracher, désherber, composter. L'observation des plantes et insectes présents dans la friche le renseigne sur les différentes natures de sols, les degrés d'exposition au soleil, au vent, au ruissellement. Sur cette base, il imagine quels légumes il pourrait planter en compagnie des espèces qui croissent spontanément.

Considérant cela, il m'avait semblé que l'agriculture pratiquée par Masumi pouvait être considérée comme l'expérience d'un projet politique mené avec des non-humains à l'échelle du jardin. J'y voyais en effet l'application d'une certaine vision du monde social consistant à faire en sorte que des « migrants » (les légumes plantés par Masumi) puissent cohabiter avec les « autochtones » habitant le territoire (présents avant l'arrivée de Masumi). Sa pratique m'apparaissait ainsi à l'opposé d'une attitude consistant à déprécier, exploiter, convertir, déplacer ou exterminer les autochtones pour s'implanter à leur place. Au contraire, Masumi prend pleinement en considération les plantes des friches pour ne pas subvertir leurs milieux en y introduisant de nouvelles espèces. Il ne s'agit donc ni de défricher (rendre propre à la culture en détruisant la végétation spontanée) ni de coloniser (envahir et devenir omniprésent).

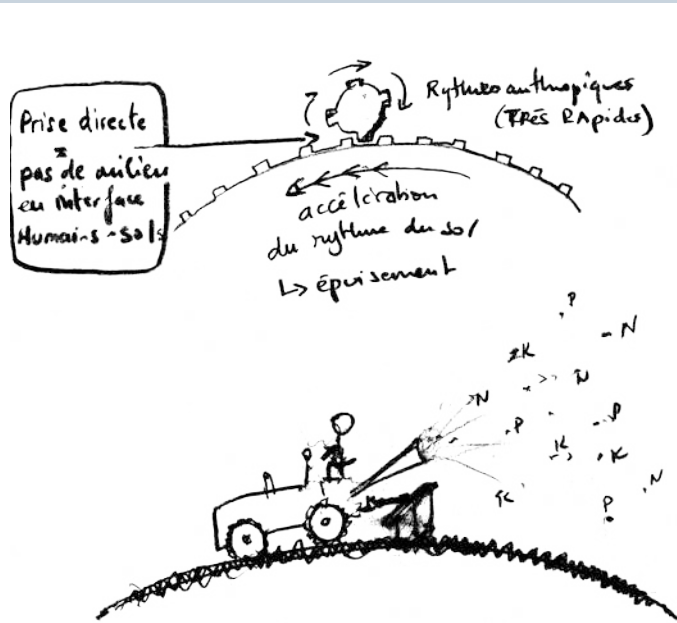
Quand je lui fais part de cette perspective sur sa pratique, Masumi me répond qu'il n'y a pas pensé et qu'il trouve l'idée belle et intéressante. Il n'invalide donc pas mon point de vue, mais il en profite pour préciser le sien :

Masumi : Ta perspective met l'humain à part. Ça fait de lui une exception. Ça lui donne un statut différent des autres espèces. (Il réfléchit.) Un jour Takahashi-sensei (voir figure 5) m'a dit « Ne mets pas la nature à l'extérieur ». Quand je m'interroge sur la marche à suivre pour tel ou tel légume de mon jardin, je suis en train de mettre la nature « au dehors ». Mais d'après Takahashi-sensei, cette distinction est faite par les cultures occidentales entre (*Masumi dispose ses mains alternativement à droite et à gauche*) les humains d'un côté, la nature de l'autre [...]. J'arrive à comprendre ton idée intellectuellement, mais elle ne correspond pas à la façon dont je conçois ma pratique. Les fermaculteurs (*sônôkasha* 相農化者) ne scindent ni ne compartimentent la nature (*shizen* 自然). Ils ne se séparent pas d'elle. Tout ce que nous pouvons faire est de la suivre, d'emboîter le pas de ses équilibres dynamiques. Suivre la suite de ses équilibres et déséquilibres est une attitude fondamentale pour nous.

(Moreau 2018 : 13 avril)

En l'écoutant, je constate une fois de plus combien l'idée d'une exception humaine est ancrée dans mon éducation, ma culture. Masumi peut tout à fait concevoir que sa pratique du jardin puisse être perçue comme l'expérimentation d'une politique sociale incluant des non-humains, mais il préfère penser sa pratique autrement, sans séparer les humains de la nature et sans s'inscrire dans une hiérarchie ontologique dominée par les humains.

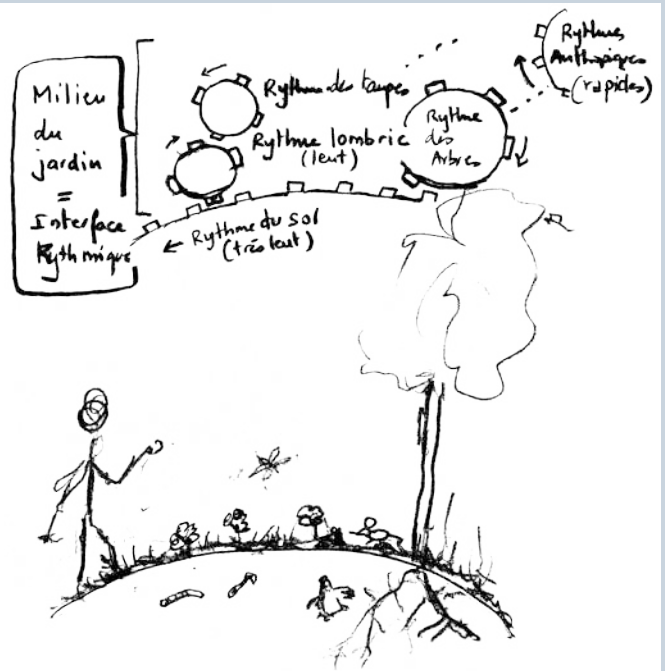
Je prends acte, et relis mes notes. Je redouble de vigilance quant à mes pulsions ethnocentriques, en prise avec un long idéal d'émancipation des humains à l'égard de ce qui les



AGRICULTURE MODERNE

En prise directe avec le sol

- labour
- engrais chimiques (N, P, K)
Azote, phosphore, Potassium
- arrosage
- monoculture, insecticides, herbicides



AGRICULTURES CIRCULAIRES

"Hors sol" = FERMACULTURE

- pas de labour
- les morts fertilisent le sol
- une couverture végétale préserve l'humidité
- diversité des espèces en présence

environne (Charbonnier 2020). Il m'apparaît alors que l'imputation de différences entre phénomènes non humains et activités anthropiques n'est pas pour autant défalquée par Masumi. Certes, elle n'est pas d'ordre ontologique ou politique, mais elle demeure. C'est une question de rythme. Les modes d'existence des non-humains sont plus lents que ceux des humains. À bien y regarder, pour Masumi, « suivre » la nature consiste à s'accorder à ses rythmes, à respecter autant que possible les pulsations propres à chaque forme de vie.

Je lui expose cette vue et, cette fois, nous tombons d'accord. Son agriculture vise à suivre, soutenir et accompagner la lente pulsation de la terre, à générer un *embrayage* propice entre rythmes humains et rythmes des sols.

Pour ce faire, il convient de :

- *Ralentir les rythmes anthropiques*

Limiter les opérations de transformation des sols (labourer, arroser, fertiliser) parce qu'elles accélèrent les cadences et les volumes de production. Les techniques et méthodes de l'agriculture conventionnelle ne sont donc pas recommandées car elles contribuent à accroître encore davantage le découplage entre rythmicités humaines (rapides) et rythmicités non humaines (lentes), et à imposer la cadence anthropique à l'ensemble du vivant.

- *Stimuler la physiologie des sols*

Les herbes, insectes, lombrics, petits mammifères, etc. qui peuplent spontanément les friches et les jardins ont des rythmes de reproduction et de croissance exceptionnels. Leurs présences stimulent la physiologie des sols et la vitalité des parcelles. De ce fait, les espèces spontanées participent pleinement à l'embrayage différentiel entre organicité lentement rythmée des sols et fréquences brèves et planifiées des systèmes anthropiques.

- *Repeupler l'interface biologique entre l'agriculteur et le sol*

La différence de rythme entre l'humain et le terrestre est assumée par l'ensemble des formes de vie et des phénomènes à l'oeuvre sur la planète. Arbres, lombrics, insectes, herbes, mammifères, champignons, rivières, lichens, reptiles, bactéries, oiseaux et poissons ont des rythmicités intermédiaires entre la quasi immobilité des pierres et la trépidation anthropique. De ce fait, tous participent, par leurs rythmes de vie médians, à embrayer le sol quasi immobile et la trépidation anthropique.

Ainsi, du point de vue du rythme, qui est celui de la fermacculture de Masumi, pour rétablir le couplage entre mode de vie humain et physiologie terrestre, il convient de ralentir le régime anthropique dans son rapport au sol, de stimuler les sols en préservant les espèces spontanées, et de repeupler l'interface humain-humus en augmentant la variété des milieux et des biorhythmes.

Ne pas labourer I : accroître la « richesse » des parcelles

L'agriculture que pratique Masumi est une façon de faire pousser des plantes comestibles sans cultiver la terre, sans toucher au sol. C'est en japonais le principe de *fukōki* : « pas de travail du sol » (不耕起), c'est-à-dire pas de labour, pas de sillon, pas d'intrusion dans la terre arable et pas d'apports extérieurs, y compris sous forme de compost (Fukuoka 1975, Kawaguchi 1990, Takahashi 2010, Wakui 2015).

Ce précepte fondateur, « ne pas cultiver le sol », implique également de ne pas désherber par arrachage, y compris les herbes qualifiées en français de « mauvaises », « folles », « sauvages ». Masumi n'arrache pas ces herbes. Quand il s'agit de contenir leur exceptionnelle vitalité, pour qu'elles n'ensevelissent pas complètement les légumes qu'il a semés, il les élague ou casse leurs tiges à mi-hauteur. Ces herbes coupées sont laissées sur place ; leur accumulation forme progressivement une couverture végétale qui permet de maintenir l'humidité du sol, d'améliorer l'habitat des espèces chthoniennes et la régénérescence des terres dans la longue durée.

Dans cette zone liminaire du paillis cohabitent – vivent et trépassent – une remarquable variété d'insectes, de lombrics, de bactéries, de mycéliums, d'acariens, de microbes et de petits mammifères. Cet accroissement de la diversité et de la biomasse améliore ce que Masumi nomme la « richesse » d'une parcelle.

Masumi : Takahashi-*sensei* m'a dit un jour que les conditions idéales pour un jardin se forment quand il y a beaucoup de vies différentes. La diversité est bénéfique au jardin. La nature déploie d'innombrables formes de vie et augmente le nombre des vivants. Ces vies incluent celles des plantes, des bactéries, des animaux, des humains, des algues... et tous vont mourir. Et ensuite de nouvelles vies apparaissent depuis celles qui sont mortes. C'est le cycle de la nature que tout le monde connaît. En fermaculture, le sol est constitué de multiples strates de corps morts. Mais dans l'agriculture moderne, les corps morts sont enlevés des sols et remplacés par des éléments chimiques.

Yoann : Tu veux dire que l'agriculture moderne tue les morts ?

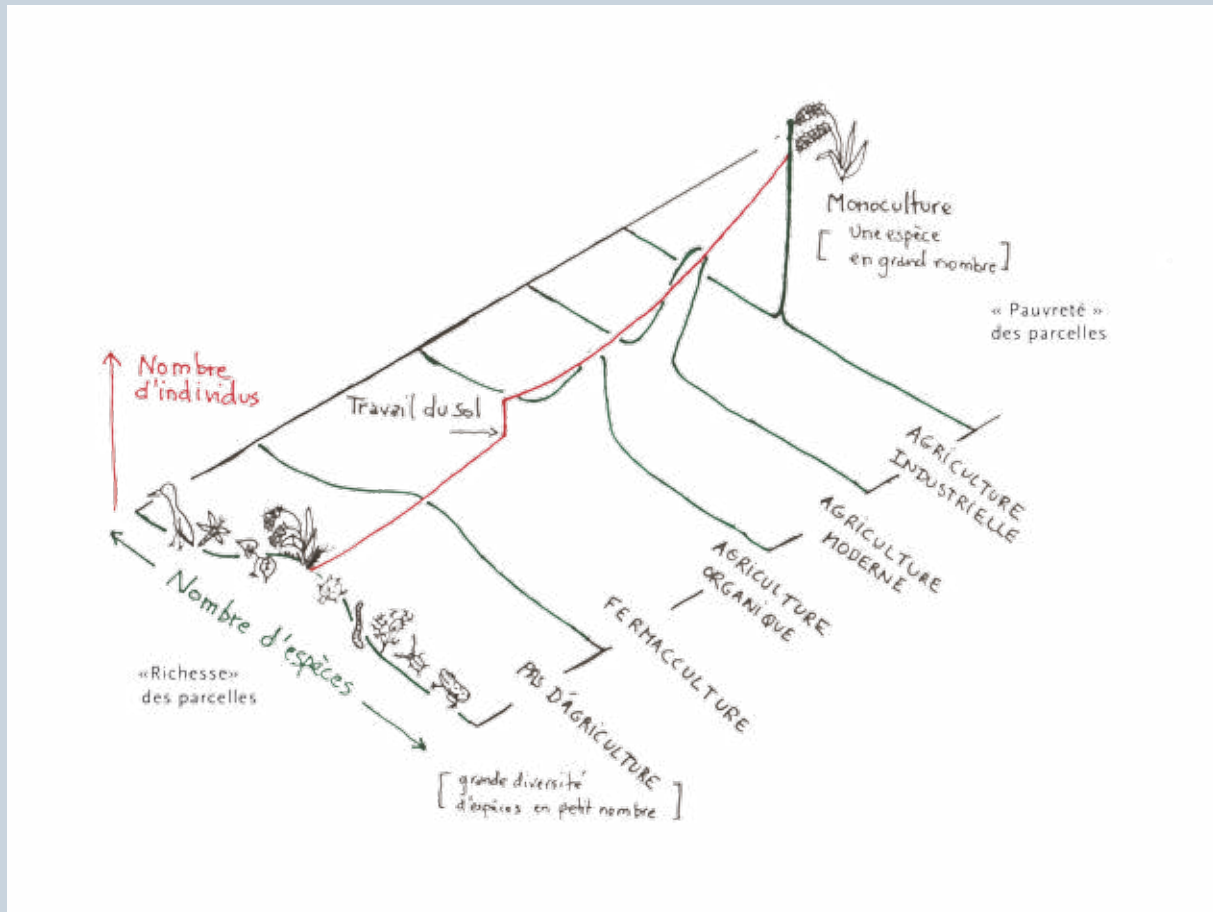
M : (rires) Oui, elle les retire du cycle. Elle tue le cycle. L'objectif de la fermaculture c'est d'augmenter le nombre et la diversité des vivants. Et des morts.

(Moreau 2018 : 28 nov.)

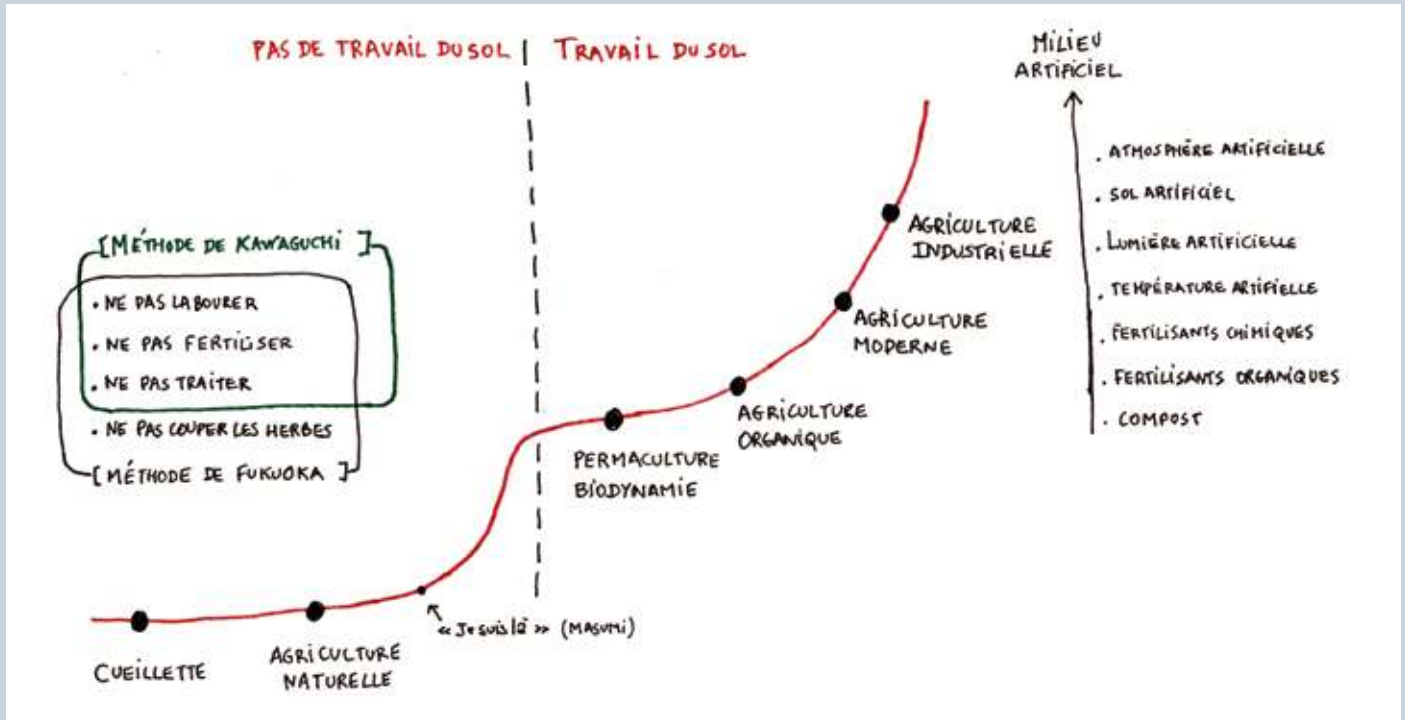
Masumi précise, tandis que je rédige cet article :

Masumi : L'agriculture moderne tend à la monoculture, c'est-à-dire à la production intensive d'une seule espèce au sein d'un environnement débarrassé de tous les autres organismes, herbes, insectes, etc. En fermaculture, le focus est mis sur la *richesse* de toute la parcelle, et au-delà. Le jardin n'est pas seulement une surface agricole vouée à produire ce que tu souhaites, il doit aussi être propice aux autres formes de vie. C'est pourquoi on ne peut pas moissonner une parcelle. C'est pourquoi aussi, on ne laboure pas. Labourer provoque une énorme différence sur le plan de la variété des espèces. En fermaculture, on ne transforme pas la nature selon nos désirs, on cultive le désir de voir la nature s'épanouir. Et de nous épanouir en elle, avec nos légumes (sourire). Il peut alors y avoir le sentiment de *faire un* avec la nature.

(Moreau 2019 : 30 oct.)



3. L'accroissement de la diversité des espèces et des milieux fait la « richesse » des parcelles.



4. Paysage des agricultures contemporaines

Si la fermaculture part d'un constat presque banal concernant les systèmes vivants – leur propension à diversifier les espèces et les milieux, son concept de « richesse » en offre une perspective originale. La « richesse », en fermaculture, c'est la variété des rythmes de vie présents au sein d'un même milieu. Plus le nombre et la diversité des intelligences en présence dans une parcelle est grande, plus le spectre des biorhythmes est large et dense (voir figure 3).

Habiter un milieu riche en rythmes de vie constitue l'horizon, et la raison, des pratiques agricoles fermaculturelles. Il s'agit en somme, tout en produisant des légumes, de recouvrir le sens du rythme ; une vie rythmée par l'apparente immobilité des pierres et des terres, le lymphatisme indolent des lombrics, le grouillement incessant des fourmis et des bactéries, le sourd et obscur déploiement des mycéliums, la lente ramification des frondaisons, le vol vif et pétillant des hirondelles, le pas noir et balancé des corbeaux, la frêle croissance des têtards, la souple inclinaison des bambous, l'infime scintillement des lucioles et des étoiles.

Ne pas labourer II : faire confiance à la terre

Ne cultiver le sol en aucune façon (ni par ajout de terreau, de compost, de fumier ou de purin) à quelque chose de radical, à rebours de toutes les pratiques d'agricultures, y compris les agricultures dites « biologiques » telles que la permaculture, la biodynamie, l'agroécologie. Ce rapport au sol constitue un critère fondamental de la fermaculture qui traverse les échelles d'intelligibilités, à la fois principe d'action local qui guide la pratique au quotidien et paramètre permettant de se situer dans le paysage agricole global.

Assumer ce principe suppose de passer davantage de temps sur les parcelles, mais aussi de développer une confiance totale dans le sol :

« Si vous regardez le sol et qu'il vous semble imparfait, vous ressentirez le besoin de le travailler. Si vous faites confiance à la terre, vous pourrez la laisser être de soi-même, au naturel (*shizen*) » (Fukuoka 1985.)

Dans la pratique, cette relation de confiance, fondamentale pour Masumi et les penseurs de la fermaculture, est compliquée à instaurer et à vivre sereinement. Elle nécessite de lâcher prise avec maintes envies, attentes et manières d'agir profondément ancrées dans les modes d'existences modernes. De fait, Masumi est rarement en confiance. Il est confronté au doute et à l'incertitude.

Masumi : Il m'arrive parfois d'utiliser des machines. Quand on utilise des machines, on a le sentiment d'avoir beaucoup de puissance, et on a tendance à en faire plus (il mime, il sonorise). Quand je sens la puissance des herbes, leur vitesse de croissance très rapide comparée à celle des légumes, j'éprouve quelque chose qui ressemble à de la peur. Une peur de la puissance de la nature. Quand j'éprouve cette peur de la nature, je coupe les herbes avec rage. Je souhaite être le maître des lieux. Mais je pense que ce n'est pas une bonne manière de faire. Ce n'est pas une bonne idée de se tenir sur la nature, au-dessus d'elle, de vouloir dominer sa puissance.

(Moreau 2018 : 31 mai)

La vigueur et la puissance de la nature effraient Masumi, excitent son désir de contrôle, ravivent son désir de maîtriser et de dominer les forces en présence, d'exterminer les insectes, d'arracher les herbes, de tuer les taupes et les limaces, de défricher et de labourer.

Masumi : C'est une question de peur. Il y a un ou deux ans, j'ai posé des questions relatives à ma peur de la nature (*shizen*) à Takahashi-sensei. Il m'a dit : « Quand tu es dans la nature, tu peux ressentir de la joie. » [Masumi rit] « Joie » n'est peut-être pas le bon mot. Mais, quoi qu'il en soit, il s'agit d'un sentiment qui soulève un « Oh! », ou un « Quelle merveille! »

(Moreau 2018: 6 juin)

« Ne pas labourer » n'est pas uniquement une règle d'ordre technique ou fonctionnel. Il ne s'agit pas seulement d'une façon de promouvoir la diversité des espèces, la physiologie et l'écologie des parcelles. Ne pas cultiver le sol contraint surtout, et radicalement, à placer sa confiance dans la « nature » (*shizen*).

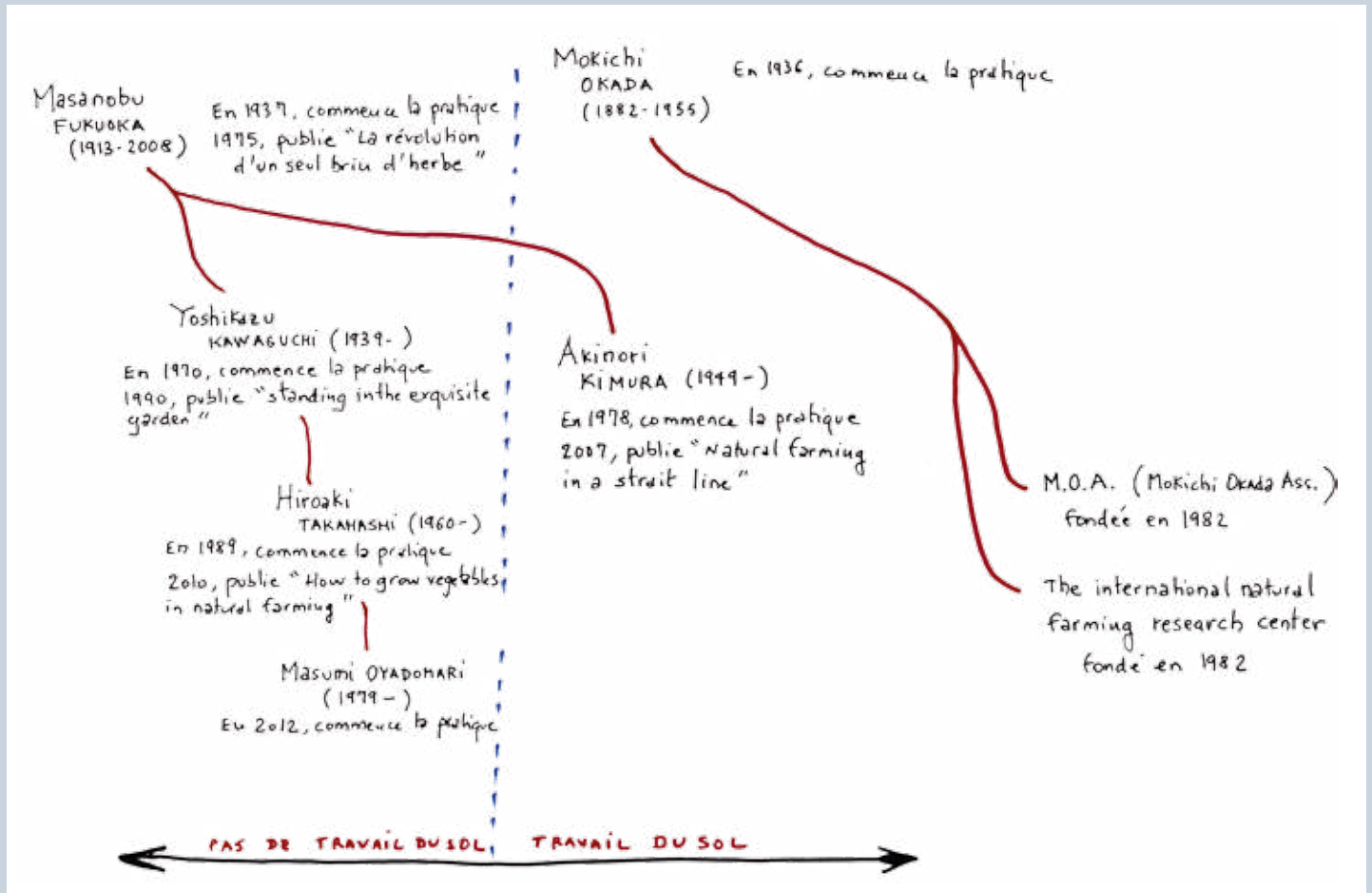
La volonté de nouer une relation de confiance au sol double l'espace du jardin d'un territoire affectif, mais aussi, pour Masumi, d'une forme de foi.

Ne pas labourer III : avoir foi en la « nature » (*shizen*)

Avant de regarder de plus près en quoi consiste cette foi, nous devons préciser le sens d'un mot fréquemment employé par Masumi.

Shizen (自然), au sens moderne, peut se traduire par « nature, la nature », entendu comme ce qui est extérieur aux sujets humains, qu'il s'agisse de la nature qui se prête au regard des marcheurs de la *Wilderness*, ou de la nature des physiciens scrutant le fond diffus cosmologique. Masumi, comme les fondateurs du mouvement agricole dans lequel il s'inscrit (voir figure 5), n'emploie pas le terme *shizen* pour désigner le segment « naturel » du Grand partage ontologique, technique et symbolique opéré par la modernité.

Pour Masumi, l'humain est inséparable de ce qui l'environne, quoi qu'il fasse, quoi qu'il pense et quoi qu'il devienne. Il n'y a pas de distinction ontologique entre le soi et le sol, le sujet et l'objet, la manière et la matière, le pensant et le pesant, l'anatomique et l'atomique, l'existence et la substance. En ce sens, traduire *shizen* par « nature, naturel » (comme le suggèrent les dictionnaires) et *shizen nōhō* (自然農法) ou *shizen nō* (自然農) par « agriculture naturelle » (comme l'ont fait les traducteurs des ouvrages de Masanobu Fukuoka et Yoshikazu Kawaguchi) soulève des problèmes de fond. D'une part, la « nature » (*shizen*) n'est pas réductible à l'environnement naturel (*shizen kankyō* 自然環境), d'autre part, ce que vit, ressent et pense un corps humain (la subjectivité, *shutaisei* 主体性) n'est pas réductible au sujet qui dit « moi, je » (la subjectivité, *shukan* 主観) (Berque 2014). Pour traduire *shizen nōhō*, Augustin Berque (2017) propose l'expression « agriculture cosmomorphe », qui traduit l'idée d'une puissance toujours à l'œuvre, sans cesse en train de faire advenir des milieux et de prêter forme au cosmos.



5. Généalogie fermaculturelle de Masumi

Chez Masumi, le mot *shizen* s'entend dans une acception d'influence bouddhiste, « ce qui va de soi-même sans cause », « ce qui va de soi-même sans intervention humaine ». Il l'emploie également en un sens relationnel, proche de son sens traditionnel et artistique, « ce qui suscite des émotions » (Tellenbach & Kimura 1989 : 157). Il existe en effet des sensations particulières suscitées par ce qui est simplement ainsi, allant-de-soi, ordinaire et quelconque comme la chute d'une pomme ou le saut d'une grenouille. Quelques exemples : le ciel, surtout quand il est étoilé, peut susciter le sentiment d'une vacuité (*ku*, 空) dans laquelle la vie s'origine ; l'expression *wabi-sabi* (侘寂) désigne la beauté liée au rythme de fond dans lequel toute chose est prise et dans lequel toute chose se meut ; l'existence d'un parti pris commun aux choses et aux êtres soulève le sentiment appelé « l'émouvance des choses » (*mono no aware*, 物の哀れ), ; le terme *mu* (無) traduit ce que ressent un sujet « relationnel », c'est-à-dire engagé dans une qualité d'être au monde qui anéantit les prétentions à croire en la substance comme critère d'existence.

Dans ce qui suit, plutôt que de le traduire par « nature, la nature, naturel, etc. », nous préserverons le mot *shizen*.

Yoann : La dernière fois tu as dit que la fermaculture ressemble à une religion, que cela s'apparente au bouddhisme notamment.

Masumi : Oui, mais je ne suis pas certain que tu entendes le mot religion comme je le comprends. C'est différent en Occident, je crois. Mais oui, si nous pouvons croire en quelque chose de supérieur, cela rend la vie plus facile.

Y : Par exemple, qu'est-ce qui est supérieur ?

M [sans hésiter] : *Shizen*. Pour moi, toutes les religions se fondent sur *shizen*. Dans l'agriculture conventionnelle, on n'a pas besoin de croire en *shizen*, on a juste besoin de quelques savoirs et techniques. Et cela permet de fabriquer des champs et des jardins sous contrôle. Mais quand on essaie de devenir un fermaculteur, on a besoin de croire en *shizen*. C'est pourquoi je pense que la fermaculture est un genre de religion. Une différence essentielle entre la fermaculture et l'agriculture réside dans cette foi en *shizen*. Bien que l'intention qui guide la fermaculture soit aussi d'obtenir des légumes, des fruits et des céréales, et que nous agissions donc en ce sens – par exemple en semant, plantant, repiquant et coupant les herbes – nous croyons profondément en *shizen*. Donc nous l'observons et nous la laissons être et croître. C'est ce que je pense, bien que ce soit difficile de croire en *shizen*, aussi difficile que de croire en quelqu'un ou en quelque entité.

(Moreau 2018 : 18 juin)

Masumi : Parfois les bestioles peuvent venir en grande quantité, et je ne sais pas quoi faire.

Takahashi-sensei : Si cela se produit, il y a une raison. Il faut accepter de ne pas pouvoir connaître toutes les raisons et toutes les causes à l'origine de l'invasion. Cependant, il y a une raison, et c'est une bonne raison. Aussi, on ne peut pas faire sans les invasions. Elles ont une raison.

(Oyadomari 2018 : 11 juillet)

Pour Masumi et Takahashi-sensei, la fermaculture implique une confiance en *shizen*, confiance étayée par la conviction que tous les événements du jardin ont une raison d'être, y compris les événements les plus contraignants.

Pour Masumi, cette confiance est énoncée en rapport avec la pensée de Dōgen (1200-1253), fondateur de l'école Sōtō au sein du courant bouddhiste zen japonais.

Masumi : Est-ce que tu as déjà entendu parler du soutra du Cœur ?

Yoann : non.

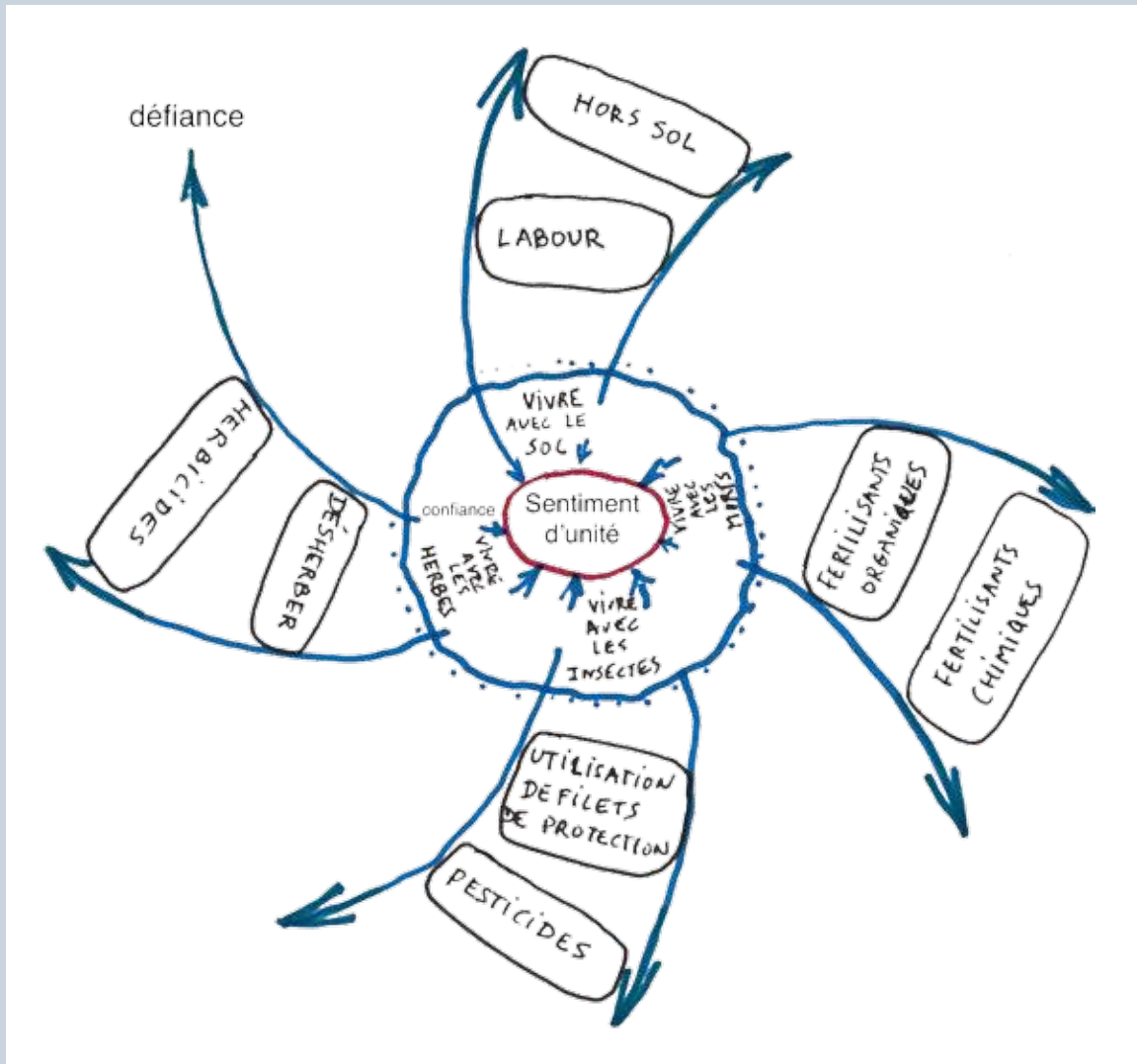
M : C'est une suite de « Ne pas... ». *Mu* (無, le néant) est l'un des mots-clés de ce soutra. Le deuxième est le mot *kū* [空, le ciel, la vacuité]. Pour moi, *kū* est le mot qui désigne mon rapport avec *shizen*. Bouddha a dit que toutes les choses ont des causes et des raisons. C'est une règle universelle et stricte de notre monde. Mais Bouddha a également dit qu'aucun être humain ne peut connaître toutes les causes et toutes les raisons. C'est trop difficile, et trop complexe. Le soutra du Cœur enseigne qu'il convient d'arrêter de penser aux causes et aux raisons, car tout vient de *kū*, le ciel de la vacuité. Quand nous pensons quelque chose à propos de *shizen* se pose le même problème. Mais quand je suis dans mes rizières ou dans mon jardin sans y penser, que je me trouve dans le présent souple, avec le soleil, le vrombissement des insectes, les légumes au milieu des herbes, le chant des cigales, la chaleur humide qui me fait transpirer, les nuages, les corbeaux. Et même si je ne peux pas tout m'expliquer, je peux voir que toutes les choses, tous les êtres, ont un rôle et une place ainsi.

(Moreau 2018 : 6 juillet)

Ne pas labourer IV : une méthode apophatique

La fermaculture et le soutra du Cœur ont en commun un même principe rhétorique. Ce principe, appelé « apophatique », se caractérise par des règles énoncées au moyen de négations. Ainsi en est-il du soutra du Cœur (« ne pas agir », « ne pas utiliser le mental », etc.), et ainsi en est-il, en japonais, des modalités d'énonciation des règles de la fermaculture : ne pas travailler le sol (*fukōki* 不耕起 : pas de labour), ne pas l'amender (*muhiryō* 無肥料 : pas de compost, pas d'engrais, pas de fertilisants), ne pas considérer les insectes comme des ennemis (*munōyaku* 無農薬 : pas de pesticides, pas de filets protecteurs), ne pas envisager les herbes comme des indésirables (*mujosō* 無除草 : pas de désherbage, pas d'herbicides), ne pas arroser, ne pas mettre la nature (*shizen* 自然) à l'extérieur, ne pas modifier brusquement le milieu, ne pas rester focalisé sur une seule échelle (par exemple sur une plante, sur une invasion d'insectes, sur une parcelle).

Sur ce point, la fermaculture diffère des « principes d'attitude » de la permaculture, tous énoncés de façon positive : « travailler avec la nature plutôt que contre elle ; le problème est la solution ; faire l'intervention la plus légère pour le plus grand effet... » (Centemeri 2019 : 64). La pratique de la fermaculture est agencée par des proscriptions plutôt que par des prescriptions, davantage guidée par la conscience de ce qui s'est avéré néfaste que par l'assurance en ce qui sera propice.



6. Cultiver un sentiment d'unité

De fait, Masumi n'a pas une pratique assurée, mais bricolée, improvisée, continuellement en prise avec l'expectative. La relation qu'il cherche à déployer avec les existants non humains de son jardin s'avère difficile à fixer dans des règles parce qu'elle se fonde sur la singularité des parcelles et des personnes, et les processus propres à leur histoire commune. En un mot, la fermaculture se fonde sur la non-séparabilité des humains, des non-humains et de ce qui les environne, et sur le respect de la contingence des milieux qu'ils habitent ensemble.

Cela rejoint la perspective développée par Berque à propos de Fukuoka. Pour Berque, si la fermaculture s'énonce sous forme de négations, c'est parce que l'accent n'est pas porté sur la substance et la permanence des choses et des phénomènes, mais sur la relation :

Inutile de préciser que de telles conceptions sont fort étrangères à l'ontologie et à la logique que nous avons héritées de Platon et d'Aristote. [...] Cette idée que rien n'existe en soi, rien n'étant substantiel, mais que tout existe dans et de par la relation, nous la retrouvons chez Fukuoka par l'accent qu'il met sur l'unité générale de tout ce qui existe dans la nature, celle-ci étant comme un immense organisme vivant. Du même coup, il condamne la science, *kagaku* (科学), pour son réductionnisme analytique qui ne lui fait jamais saisir que des aspects fragmentaires de la nature, et plus généralement l'intelligence humaine, *chie* (知恵), qui des choses ne peut jamais connaître qu'un certain aspect (Berque 2017 : 5).

Cette prévalence d'un sentiment d'unité générale est exprimée par Masumi au travers d'une expérience à la fois originaire (au fondement de son changement de mode de vie pour devenir fermaculteur) et désirée (qu'il souhaite éprouver encore).

Ne pas labourer V : éprouver le sentiment d'unité

Certes, ce qui organise l'agir de Masumi relève de règles apophatiques (du type « ne pas... »), mais ce que ces règles contribuent à produire sur le plan des sensations est affirmé positivement, en termes de confiance, de foi et de ce qu'il appelle « le sentiment d'unité ».

Masumi : Il n'y a pas longtemps on a eu un gros problème avec une invasion d'insectes, des insectes qui mangeaient les jeunes pousses. Alors avec Aki-san [sa compagne] on a replanté des semences. C'était tout ce que nous pouvions faire. Mais les insectes les ont mangées également. Dans ce type de situation, je ne peux pas ressentir la sensation d'unité. [...] Quand j'en suis à ce stade, je peux tout à fait comprendre les gens qui ont recours à des insecticides. Et j'ai aussi envie d'en utiliser! [...] Ce n'est pas simple pour moi. Au final, je me concentre et me focalise souvent sur les mauvaises situations auxquelles je suis confronté. Ce n'est pas paisible. Et c'est ma vie quotidienne. Quand j'arrête d'agir et de penser, ce qui est rare, et que je me relâche, ce qui est encore plus rare [rires]... quand ça se produit, le sentiment d'unité se dépose sur moi.

(Moreau 2019: 10 oct.)

Ce « sentiment d'unité » n'est pas spécifique à Masumi, on le retrouve exprimé dans les écrits des fondateurs de la fermaculture (Fukuoka 1975, Kawaguchi 1990) et chez d'autres praticiens occidentaux en termes d'émergence d'un « soi écologique » (Hess 2017).

Chez Masumi, le sentiment d'unité ne s'est pas développé au fil de l'expérience progressivement acquise, car il était déjà présent dans son expérience fondatrice de reconversion en fermaculteur.

Yoann : Qu'est-ce que t'a appris Takahashi-sensei ?

Masumi : Il m'a laissé être avec lui pendant qu'il travaillait. Et je regardais ce qu'il faisait avec un carnet et un stylo, comme toi (sourire). Et après quelques mois, il m'a laissé l'aider pour quelques tâches. Et ensuite on a même travaillé ensemble. Pour moi ces moments avec Takahashi-sensei étaient paisibles et heureux. Ce fut une expérience merveilleuse. C'est peut-être cela que j'ai appris de lui.

Y : Ça rejoint ce que je commence à penser. Aujourd'hui, je suis presque convaincu que les choses les plus importantes qui se transmettent en fermaculture, permaculture et autres approches circulaires, c'est la « reconnexion » aux ressentis. Et leur progressive reconfiguration. Est-ce que cela te semble une hypothèse plausible ?

M : Oui. Si j'avais seulement lu des livres, sans rencontrer des gens ni aller aux jardins avec Takahashi-sensei, je n'aurais certainement jamais pratiqué la fermaculture. [...] Quand j'ai visité sa ferme, j'ai pu ressentir un sentiment particulier. Un sentiment... d'apaisement. Je crois que cela tenait au fait d'être avec et dans la nature, de faire un avec la nature. J'ai eu envie de *suivre* cette sensation. C'était une sensation de plénitude. Le sentiment d'unité.

(Moreau 2019 : 30 août)

Suivre est une attitude fondamentale pour Masumi. *Suivre*, au sens d'emboîter le pas avec confiance pour ne pas se trouver séparé, mais demeurer d'un seul tenant, ensemble, là où s'éprouve ce qu'il y a de commun entre soi et le monde.

Ne pas labourer VI : ruminer

Charles Sanders Peirce définit les « sensations » (*feelings*) comme des « expériences premières » (*firstness experience*) qui priment au déploiement du sens, le fondent et le précèdent. Selon lui, le fait d'être amené à se placer sur le plan des sensations correspond à une logique de découverte, logique qui invite à porter son attention sur quelque chose qui ne fait référence à aucune autre chose : « une qualité de sensation [dont] est absente toute binarité. » (Peirce 1931 : chap. 2, 106)

Ainsi, en se plaçant sur le plan des sensations, en observant et évaluant ses pratiques selon un plan antépédicatif, le rapport au monde de Masumi remet implicitement en question « l'idée communément admise que la Raison est supérieure à tout cheminement instinctif en vue d'atteindre à la vérité » (*ibid.*).

En plaçant sa confiance en *shizen*, un monde dont la majorité des causes et des raisons lui demeurent inconnues, Masumi réagence son régime d'existence, non seulement sur le plan de sa pratique du territoire, mais également sur le plan des sensations. Ce faisant, son champ d'expérience et d'évaluation se déplace depuis une rationalité objective vers une rationalité sensible dont l'expérience d'un « sentiment d'unité » serait l'accomplissement.

Ce monde des liaisons sensibles – cette « troisième nature » (*third nature*) qui demeure incomparable à l'objectivation, y compris à l'objectivation comptable du capitalisme dénoncée par Tsing (2017) et à l'assujettissement au dictat logique du logos problématisé par Yamauchi (2020) – suppose une disposition générale à lâcher prise. Ce lâcher prise ne doit pas être entendu comme une forme d'abandon ou de résignation, de même que la notion de non-agir (*mui* 無為) ne prône pas la nonchalance ou l'indolence (Berque 2017). Bien au contraire, le non-agir est l'expression d'une détermination interne qui vise au réagencement des affects profonds. À sa manière, la fermaculture oblige à négocier avec les velléités inhérentes au paradigme de la maîtrise des risques, de la domination des non-humains et de l'accélération des rythmes d'extraction, de production et de consommation.

Ce temps de tractation avec les affects est loin d'être négligeable dans la vie quotidienne de Masumi. Reconfigurer un rapport sensible passe par d'interminables accommodements avec ses attentes, ses appétits, ses ambitions. L'enclassement des proscriptions (« ne pas... ») et des désirs (produire des légumes, éprouver le sentiment d'unité, accroître la richesse des parcelles) est l'un des champs de force interne les plus constants de Masumi. Il se trouve ainsi confronté à une forme de rumination intellectuelle et morale qui traverse également, dans des domaines divers, les individus entreprenant de s'inscrire dans d'autres champs de force affectifs que ceux qui structurent la modernité (Stengers 2017).

L'ensemble des proscriptions apophatiques (« ne pas cultiver », « ne pas agir », etc.) va ainsi de pair avec un travail de lâcher prise qui ne consiste pas à être passif, mais passible (Lyotard 1988). Passible, au sens de Jean-François Lyotard, c'est déployer une modalité de présence tournée vers la capacité à s'émerveiller et l'écoute de ce qui répond en soi à cet émerveillement.

Chez Masumi, le sentiment d'unité me semble l'expression de cette capacité d'émerveillement. C'est l'expérience de ce que la modernité sépare ; expérience de la chute du mur dualiste qui libère bien d'autres horizons et possibilités d'existences ; expérience d'une poétique des milieux (Berque 2014), c'est-à-dire d'un sujet faisant corps avec ce qui l'environne, habitant et habité par ce qui le comprend et ce qu'il en comprend.

Suivre le lombric et le chevaucher

Pour Masumi, il n'est pas question de remettre en question l'ensemble du fonctionnement des sociétés modernes, mais leur emprise sur la physiologie terrestre. Il n'est pas question de décroissance généralisée et de critique de la modernité dans son ensemble. Il s'agit simplement,

à une échelle plus modeste, de tenter de résoudre le problème de l'épuisement des sols tout en continuant de produire de quoi nourrir les populations humaines.

Du point de vue de la fermaculture, il s'agit de ne pas être en prise directe avec la terre, sans médiation. Car les médiateurs – insectes, bactéries, herbes, arbres, animaux, rivières, etc. – sont précisément ceux qui accommodent sans heurts les rythmes lents de la terre et les rythmes rapides des sociétés humaines. En ce sens, la fermaculture cherche à déployer un milieu entre l'humain et le sol, un milieu riche en manières d'être vivant, en rythmes et en usages du monde. Pour ce faire, il s'agit entre autres, de suivre le lombric, voire de le chevaucher :

Masumi : La dernière fois, je t'ai parlé de l'attaque d'insectes que nous avons eue récemment. Je réfléchis aux raisons de cette attaque en ce moment. Peut-être que ce n'était pas le bon moment pour planter ce que j'ai voulu faire pousser. Aki-san [sa femme] continue d'essayer de replanter, mais les lombrics reviennent. Je pense que nous ne naviguons pas sur les vagues de la nature. Peut-être que nous devrions attendre un petit peu que la saison se déplace, la température va baisser et les insectes partiront.

Yoann : Naviguer ?

M : C'est comme surfer, rester dans les vagues de la nature pour chaque plante. Et pour chaque sol. Je pense que le rythme est vraiment important.

Y : Avec tes histoires de vers de terre, de vagues, de rythmes et de sol, j'aurais presque envie de dire que les fermaculteurs suivent le lombric, et le chevauchent. (Masumi me regarde, étonné. Je commence à fredonner, sur l'air des Doors : « Into this house we're born / Into this world we're thrown / Riders on the [worm] ».)

M : (Il éclate de rire.) Ah oui, c'est ça ! C'est tout à fait ça !

(Moreau 2019 : 15 oct.)

Je traduirais aujourd'hui, en tentant de préserver les rimes, et les rythmes :

*Nés dans cette maison, nous sommes
Jetés dans ce monde, nous sommes
Cavaliers du lombric, en somme.*



Les auteurs

Yoann Moreau est né dans le Jura. Professeur associé invité au Research Institute for Humanity and Nature, Kyoto (RIHN), il est notamment l'auteur de *Vivre dans la fluctuance. Une ethnographie sur pilotis en Amazonie brésilienne* (2001) et de *Vivre avec les catastrophes* (2017). Depuis 2016, il vit à Yagisawa (péninsule d'Izu, Japon) où il élabore une mésographie, méthodologie de terrain consacrée à l'étude des milieux (mésologie).

Masumi Oyadomari est né à Okinawa. Ingénieur en électronique, il a longtemps travaillé sur le développement d'onduleurs dans le secteur de l'innovation automobile. Depuis 2016, il est fermaculteur à Koshimoda (péninsule d'Izu, Japon).

Iconographie

Image d'ouverture. Au jardin, chez Masumi Oyadomari.

Crédits pour l'ensemble des images. © Y. Moreau & M. Oyadomari, sauf figure 2 © Y. Moreau.

Bibliographie

- Berque, A. 2014 *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie*. Paris: Belin.
- Berque, A. 2017 « Renouer avec la Terre. Cosmologie de l'agriculture naturelle selon Fukuoka », *Pratiques cosmomorphes et milieux asiatiques*. Conférence présentée le 3 novembre 2017 à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne. <https://cutt.ly/xtgFCQb>.
- Centemeri, L. 2019 *La permaculture ou l'art de réhabiter*. Versailles: Éditions Quæ.
- Charbonnier, P. 2020 *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*. Paris: La Découverte.
- Fukuoka, M. 1975 *Shizen nōhō: wara ippon no kakumei* 自然農法 わら一本の革命 [Agriculture naturelle: la révolution d'un brin de riz]. Tokyo: Shunjyusha Publishing Co.
- Hess, G. 2017 « Ecological self from an aesthetic point of view », *The Trumpeter: Journal of Ecosophy* 33 (1): 1-22.
- Imanishi, K. 2015 *La liberté dans l'évolution*. A. Berque, trad. Marseille: Wildproject.
- Kawaguchi, Y. 1990 *Taenaru hatake ni tachite* 妙なる畑に立ちて [Debout dans un jardin étrange]. Tokyo: Yasosha Publishing Co.
- Lyotard, J.-F. 1988 *L'inhumain. Causeries sur le temps*. Paris: Éditions Galilée.
- Moreau, Y. 2018 *Entretiens avec Masumi Oyadomari*. Yagisawa-Koike: archives de l'auteur.
- Moreau, Y. 2019 *Entretiens avec Masumi Oyadomari*. Yagisawa-Ookubo: archives de l'auteur.
- Oyadomari, M. 2018 *Notes de terrain à Heda chez Takahashi-sensei*. Koshimoda: archives de l'auteur.
- Peirce, C. S. 1931 *Collected Papers, Volume I. Principles of Philosophy & II. Elements of Logic*. Cambridge, MA: The Belknap Press of Harvard University Press.
- Stengers, I. 2017 *Civiliser la modernité ? Whitehead et les ruminations du sens commun*. Dijon: Les presses du réel.
- Takahashi, H. 2010 *Shizen no yasaizukuri* 自然の野菜作 [Faire des légumes naturels]. Tokyo: Soseisha Publishing Co.
- Tellenbach, H. & B. Kimura 1989 « The Japanese concept of "nature" » in J. B. Callicott & R. T. Ames dir. *Nature in Asian Traditions of Thought. Essays in Environmental Philosophy*. Albany: State University of New York Press: 153-162.
- Tsing, A. 2017 *The Mushroom at the End of the World. On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*. Princeton: Princeton University Press.
- Wakui, Y. 2015 *Fukōki saibai no susume* 不耕起栽培のすすめ [Encourager l'agriculture sans labour]. Tokyo: Association Ie no hikari kyōkai.
- Yamauchi, T. 2020 *Logos et lemme*. A. Berque, trad. Paris: CNRS Éditions.

Pour citer l'article

Moreau, Y. & M. Oyadomari 2020 « Chevaucher le lombric. Inférences rythmiques entre les vivants, au Japon », *Techniques&Culture* 73 « Biomimétismes. Imitation des êtres vivants et modélisation de la vie », p. 78-97.